

peut-être voir briller les armes de ses compagnons.

— Au diable le reverbère ! dit l'un de ces hommes à celui qui marchait le premier ; il nous éclaire si bien, qu'on n'y voit goutte, et qu'on se trébuche à chaque pas.

— Bon ! dit un autre ; nous approchons de nos colombes, car voici le pigeonier.

— Silence ! dit une voix impérieuse.

M. et madame de Glenvenez s'étaient rendus dans la chambre où dormait leur enfant. La petite créature reposait dans un calme délicieux qui avait quelque chose de céleste. Ses bras délicats, étendus sur la soie blanche qui enveloppait son berceau, s'agitaient doucement comme pour embrasser le cou de sa mère. Un rêve voltigeait sur ses lèvres humides, qu'il entr'ouvrait de temps en temps pour sourire.

Le baron se pencha sur son fils et le baisa tendrement au front.

L'enfant s'éveilla légèrement, changea de position, poussa un doux soupir, et se rendormit de son sommeil d'ange.

Alors le pauvre père se hâta de fuir.

Avant de quitter la maison de ses pères, M. de Glenvenez fit ses adieux à ses domestiques en pleurs. Plusieurs d'entr'eux avaient soigné son enfance ; tous l'aimaient comme un bon et généreux maître.

Il descendit ensuite sur la terrasse avec madame de Glenvenez, gagna la futaie, et se dirigea vers la baie où le canot de *la Panthère* devait l'attendre.

Les jeunes gens n'avaient pas fait cinquante pas lorsqu'ils virent venir à eux du fond de la cour d'enceinte une lumière voilée. Ils entendirent en même temps des voix d'hommes qui chuchotaient tout bas.

Ils s'arrêtèrent derrière un sapin dont les grandes branches horizontales les enveloppaient entièrement de verdure, et attendirent avec anxiété que le groupe s'approchât d'eux.

La première pensée du baron avait été de croire que ces étrangers faisaient partie de l'équipage de *la Panthère* ; mais leur costume et les précautions minutieuses dont ils s'entouraient en marchant le détrompèrent bientôt.

Cependant les inconnus défilèrent à quelques pas du sapin. Eblouis par la clarté de la lanterne, qui leur donnait en plein dans le visage, les quatre premiers passèrent sans apercevoir autre chose qu'un arbre gigantesque ; mais le cinquième, doué d'une meilleure vue, découvrit le couple fugitif.

Il fit un mouvement de surprise, et s'arrêta, mais sans donner l'alarme. Quand ses compagnons se furent un peu éloignés, il s'avança brusquement vers M. de Glenvenez, qui avait déjà saisi un pistolet.

— Qui va là ? cria le baron décidé à vendre chèrement sa vie s'il était attaqué.

— Ami ! répondit l'apparition. Approchez-vous sans crainte si vous êtes M. de Glenvenez.

Le jeune homme sortit alors de sa retraite. Lorsqu'il fut auprès de l'inconnu, il sentit qu'on lui glissait un billet dans la main, et il entendit presque aussitôt qu'on s'éloignait à pas précipités.

Étonné de tous ces mystères, il aurait désiré revenir au château ; mais madame de Glenvenez ne voulut pas le permettre. Elle entraîna son mari vers la baie.

— Comment ! disait M. de Glenvenez, comment partir en te laissant ainsi entre les mains de ces bandits ?

— Ce ne sont pas des bandits, Louis ; ce sont, j'en suis sûre, les soldats de Carrier.

— Ce serait une raison de plus pour rester ici ; car ces sbires sont mille fois plus cruels que des brigands.

— Non, non, il faut que tu partes ; il n'est plus permis d'hésiter. Regarde.

Sortant de l'épaisseur de la futaie, ils se trouvèrent sur une bruyère qui se prolongeait jusqu'à la plage. Une barque montée par six rameurs se balançait sur les flots, tandis qu'un homme de haute taille, debout au bord de l'eau, attendait le proscrit en agitant au-dessus de sa tête une torche de résine.

— Oh ! je suis un lâche, s'écria encore une fois le baron, je suis un lâche de partir ainsi lorsque tu restes. Viens, oh ! viens avec moi, Jeanne.

— Et notre enfant, notre Olivier ? dit la jeune mère d'une voix de reproche.

— Mais ce billet ! s'écria tout à coup M. de Glenvenez en se souvenant du papier qui venait de lui être remis avec tant de mystère ; ce billet...

Il approcha le morceau de papier du flambeau, et y lut ces deux lignes : « Madame, un patriote veille assidûment sur vous et sur les vôtres. Que l'absence de votre mari ne vous effraie point ; vous n'êtes pas seule, car un bras puissant, quoique invisible, ne cessera de combattre pour vous. »

— Tu le vois, s'écria la baronne, Dieu n'abandonne pas les malheureux. Maintenant, adieu, Louis.

M. de Glenvenez pressa, en sanglotant, sa jeune femme sur son cœur, puis il s'élança dans la barque.

Les six rameurs levèrent en même temps leurs avirons.

— Un moment, un moment, les amis, cria une voix rauque ; il ne faut pas me laisser ici au milieu des hiboux.

L'homme resté sur le rivage entra alors dans la mer. C'était le colossal géant de la prison de Nantes.

— Vive *la Panthère* ! Vive la république ! cria-t-il en sautant dans le bateau, qui tourna sur lui-même comme un cheval fougueux, et s'éloigna rapidement.

Madame de Glenvenez envoya à son mari un dernier signe d'adieu, et elle reprit d'un pas ferme le chemin du château. Le baron la suivit quelque temps des yeux, puis son cœur se ser-ra, plein d'une inexplicable angoisse, en la voyant disparaître seule, vêtue de deuil, au fond de la nuit silencieuse.

IV

C'était vers la fin du mois d'avril 1795. Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la scène que nous venons de décrire. Le printemps commençait à renaitre sous le ciel tempéré de la Bretagne ; mais, sous l'ardant climat de l'île-de-France, où nous allons transporter nos lecteurs, le soleil était déjà dans toute sa force.

A quelques lieues de Port-Louis, appelé à cette époque le port Nord-Ouest, non loin d'une des embouchures de la rivière Noire, s'élevait une grande case isolée. Aux alentours, dans une espèce d'enceinte formée par un amas de roches granitiques, croissaient des jacqs, des tamariniers, des jamroses au fruit parfumé, et des papayers dont le tronc, surmonté d'un élégant diadème de feuilles, ressemble à une colonne corinthienne. Une avenue de gigantesques bambous conduisait du seuil de la porte à l'occident, jusqu'au pied d'une éminence assez élevée appelée le Morne-aux-Cocos, tandis qu'à l'orient on pouvait gagner le rivage de l'Océan en traversant des prairies solitaires. Sur la gauche de la maison construite en bois et couverte avec des feuilles de latanier, on entendait le bruissement d'un ruisseau au fond d'un ravin encaissé.

Étendus à l'ombre d'un ajoupa, deux nègres dorvraient en silence un gâteau de farine de

manioc, et buvaient dans une calebasse l'eau qu'ils allaient de temps en temps puiser dans le voisinage. L'un de ces nègres, homme d'une taille noble et svelte, d'une physionomie intelligente, était coiffé d'un turban, et vêtu d'une longue tunique de toile de Bengale. De grands anneaux d'or brillaient à ses oreilles, et de larges bracelets d'argent ceignaient ses robustes poignets. La teinte foncée de sa peau, ses traits réguliers, et surtout ses cheveux lisses comme ceux des Européens, annonçaient un nègre venu de l'Inde, un Malabare. Son compagnon, moins grand, paraissait aussi moins jeune. Il n'avait pas le nez épaté des noirs de Guinée ; c'était un nègre de Madagascar. Il portait pour tout vêtement un pagne de toile bleue roulée avec grâce autour de ses reins.

Un profond silence régnait autour de l'habitation ; on n'entendait d'autre bruit que le chant de quelques bengalis arrêtés dans les arbres, et le mugissement d'un troupeau qu'on ramenait à la ville. Le vent de la mer apportait la vague odeur des veloutiers.

Le soleil descendu à l'horizon teignait tout ce paysage africain de teintes ardentes. Les fies parsemées dans la rade apparaissaient çà et là comme des touffes de fleurs enfermées dans des corbeilles de madrépores aux mille couleurs. Les flots, parfois si terribles dans ces parages, étaient éblouissants de sérénité et de splendeur.

Le nègre de Madagascar se leva sur son coude et dit à son compagnon :

— Ebène, le maître à nous pas revenir. Nous aller au-devant de lui.

— Vesper a raison, répondit en se levant le beau noir malabare ; nous courir pour le ramener.

Debout au milieu des épais feuillages qui formaient l'ajoupa, Ebène ressemblait à une noble statue de bronze nouvellement fondue. Son corps souple et vigoureux avait l'éclat du métal.

Les deux nègres allèrent fermer la porte de la case, puis ils entrèrent dans l'avenue de bambous, dont le léger feuillage caressé par la brise rendait un doux murmure. Sortis de l'enceinte, ils dépassèrent un bois d'orangers, et commencèrent à gravir le Morne-aux-Cocos. Tout à coup ils s'arrêtèrent pour se montrer l'un à l'autre celui qu'ils cherchaient.

C'était Louis de Glenvenez. Il était assis sous un énorme figuier, dans une attitude pleine de fatigue et de découragement. Sa tête retombait sur sa poitrine, et ses yeux étaient fixés sur la terre.

Ebène et Vesper coururent à lui avec l'empressement naïf de deux enfants qui s'élancent au-devant de leur père, s'agenouillèrent à ses pieds et le regardèrent en silence avec un regard où se mêlait l'obéissance caressante du chien, et la passion intelligente de l'homme.

Le baron sortit de ses douloureuses méditations, et se leva avec un effort pénible, comme si le courage lui avait manqué.

— Je me suis attardé ce soir, dit-il d'une voix pleine de douceur ; mais vous n'avez pas oublié l'heure du retour, vous, mes enfants !

— Oh ! non ; nous inquiets on voyant la nuit, nous tristes en voyant la solitude, répondit Ebène ; nous malheureux quand le bon maître ne revient pas.

— N'avez-vous reçu aujourd'hui aucune visite à la case, dit Louis de Glenvenez.

— Si, maître ; un plon de la ville a apporté une lettre de France, répondit Vesper.

EUGÈNE DE LA CHAUX.

(La suite au prochain numéro)